

LE PROPAGATEUR

Vol. II

MAI 1905.

No. 5.

Chronique. — Le Magnificat. — La Saint-Jean-Baptiste. — Le chant National. — La vie religieuse (*suite*). — La lecture de l'écriture sainte. — Le Ruminant.

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : Les cardinaux français et le projet de *séparation*. — L'attitude des *Gauches*, du *Centre* et des *Droites*. — Nobles paroles de M. Ribot. — "Ce qu'est le Saint-Siège pour la France? La plus haute autorité morale qui soit au monde." — Jacques-Cartier, sa statue à Saint-Malo, souvenirs de Botrel. — Un départ de Franciscaines missionnaires de Marie pour le Japon. — M. l'abbé Vignot et nos expressions canadiennes. — Comment on s'empare des terres dans les Cantons de l'Est. — L'incendie du couvent de Sainte-Geneviève. — Nos disparus.

Les cinq cardinaux français — ils ne sont plus que cinq en France — ont, dans une superbe lettre collective, très simple et très claire, adressée au Président Loubet, protesté, le 28 mars dernier, contre l'acte odieux de la *dénonciation* du concordat, sans entente avec l'Eglise, que la majorité, servante du *Bloc* des gauches à la *chambre française*, est en train d'effectuer.

M. Loubet, comme Président, doit avoir quelque pouvoir, au moins celui de dire *non* quelquefois? La France se suicide, va-t-il l'apercevoir? C'est plus que douteux. Il signera tout ce qu'on voudra. Les Francs-maçons n'ont qu'à préparer *leur papier officiel*.

N'importe, pour l'histoire, lors des relèvements futurs — car ils viendront —, le geste des cardinaux est un beau geste.

Leurs Eminences ne veulent pas du *régime des associations cultuelles*, que comporte le fameux projet de séparation; Elles n'admettent pas qu'on puisse *enlever aux catholiques* leurs églises, sans une criante injustice; Elles proclament que *la suppression du budget des cultes* est une violation flagrante du plus simple et du plus fondamental de tous les droits, le droit de propriété.

Tout cela, c'est évident comme le soleil qui nous éclaire. Mais en France on veut se débarrasser du Pape, des évêques, des prêtres, de l'Eglise enfin! On vote donc en dépit du bon sens, en dépit de l'histoire, en dépit des vrais intérêts de la patrie! On vota la suppression du budget des cultes, on vote l'enlèvement des églises aux catholiques, on vote la création des fameuses associations cultuelles, organisées de par la loi en dehors de toute autorité des évêques et des curés! Pauvre France!

* * *

Cette loi, dite de la séparation des églises et de l'état, sera votée sans doute comme le fut la loi Waldeck, comme le furent toutes les lois liberticides, depuis trente ans.

Mais il semble qu'enfin les esprits vraiment libéraux et clairvoyants aperçoivent l'abîme où se précipite le pays qui fut la grande nation, la très noble, comme disait Léon XIII, *nobilissima gallorum gens*.

Des républicains de vieille souche, comme ceux du Centre qui s'appellent aussi des progressistes s'unissent aux raliés et aux royalistes des Droites, pour combattre la mesure du cabinet Rouvier et de la commission Briand.

Il est trop tard, le Bloc va l'emporter. Pourtant de nobles paroles sont jetées dans les débats, qui devraient éclairer tous ceux qui, en France, aspirent à la paix religieuse et à la liberté de conscience.

Le député le plus en vue de ce parti modéré, M. Ribot, du Pas-de-Calais, a prononcé le 3 avril, l'un des plus brillants discours qu'on ait jamais entendus dans cette enceinte fameuse du palais Bourbon:

"Déclarer qu'une nation comme la France, disait-il, avec son passé, avec ses intérêts dans le monde, n'aura plus aucune relation avec le Saint-Siège; déclarer que nous voulons ignorer le Saint-Siège, qu'il n'existe plus pour nous, c'est là, je crois, non seulement le contre-pied de la politique traditionnelle de la France — je ne parle pas de sa politique religieuse — mais encore celui de sa politique européenne, de sa politique extérieure dans le sens le plus large du mot..."

"Même dépouillé comme il l'est de toute souveraineté temporelle, le Pape est encore un souverain. Toutes les nations catholiques et même les nations protestantes le reconnaissent,

“elles ont des ambassadeurs ou des ministres auprès du Saint-Siège. Et nous, qui avons de si grands intérêts dans le monde, que nous ne pouvons défendre qu'avec le concours de l'autorité du Saint-Siège, nous allons déclarer au monde qu'à partir d'aujourd'hui nous sortons du concert des nations catholiques, que la France n'est plus une nation catholique!”

A ce moment, le grand orateur catholique, qu'une paralysie faciale empêche de prendre la parole comme autrefois, M. le Comte Albert de Mun, a ouvert la bouche pour donner son approbation à son *allié* républicain: “Très Bien,” lui a-t-il crié.

“Je ne puis pas, continuait l'éloquent M. Ribot, en s'adressant aux *gauches*, mettre ma responsabilité d'homme politique, d'ancien ministre des affaires étrangères, à côté de la vôtre dans cette question, qui est une question de politique générale au premier chef, qui est la question des intérêts supérieurs politiques en ce pays.”

Et M. Ribot se demandait pourquoi des nations protestantes, ou schismatiques comme la Prusse, la Russie, l'Angleterre, les Etats-Unis, entretiennent d'une façon ou d'une autre des relations de plus en plus courtoises avec la Papauté? “Si ce n'est, affirmait-il, parce que le Saint-Siège est la plus haute autorité morale qui soit dans le monde”

C'est le mot de la situation. Le clairvoyant politique, à défaut de la leçon de la foi, entend et comprend celle de l'histoire. Celui qui mange du Pape en meurt! De plus forts que MM. Waldeck-Rousseau, Combes, Rouvier, Briand et Jaurès s'y sont usés.

On n'ira peut-être pas à Canossa, parce que le chemin de fer n'y passe pas, comme l'a remarqué un homme d'esprit, mais tôt ou tard les plénipotentiaires de France retourneront à Rome!

C'est notre conviction de fils toujours aimant de *l'ancienne patrie*, et, surtout, c'est notre espérance de chrétien.

* * *

Il est peu de canadiens qui, de passage en France, ne poussent une pointe jusqu'au rocher de Saint-Malo. — Je garderai longtemps le souvenir de l'impression profonde que j'ai ressentie naguère en m'agenouillant sur la *dalle* de la vieille basilique malouïne, celle-là où s'est agenouillé également Jacques-Cartier, à son départ en 1534, pour la découverte du Canada, celle-là où

feu l'Hon. Mercier a fait inscrire une mosaïque-souvenir très belle.

Mais, à vrai dire, Jacques-Cartier n'est guère connu des malouins. Que voulez-vous, on est si occupé de nos jours ! Encore, si notre découvreur avait une statue quelque part, nous disions-nous, en 1892 ?

Eh ! bien, ce sera bientôt fait. On se souvient de Botrel, le si charmant poète de l'Arvor ? Il vint chez nous, il y a deux ans, à Québec, à Montréal, à Ottawa, à Trois-Rivières, à Saint-Hyacinthe, à Valleyfield, à Sherbrooke, il vint chez nous tendre son chapeau,

“ Pour qu'on en fit une aumônière.”

Il nous disait :

Joignez-vous au Malouins têtus, qui font ce vœu
D'arracher à l'oubli des temps ce demi-Dieu,
En dressant son image au bord de la mer grande,
Au sommet du rempart en granit rose et bleu,
Qu'on a baptisé “ la Hollande ” ;

Et nous l'y camperons dès l'an prochain, oui-dà !
Face à l'immensité que son regard sonda,
Debout, prêt à divrer au vent ses blanches voiles,
Pour nous redécouvrir un nouveau Canada,
La-hautderrière les étoiles !

Et nous lui répondions :

Au grand Cartier, l'immortel découvreur,
Près Saint-Malo, vous mettez une pierre ?
En ornement quelque chose du cœur
Doit y rester, durable comme un lierre.
Mettez-y, Barde, avec votre chanson
Le souvenir de l'ardeur canadienne ;
De notre accueil enfin, payant rançon
Mettez aussi de l'âme sherbrookienne.

Il y a deux ans de cela, et l'annonce de l'inauguration du monument Jacques-Cartier, sur les remparts de Saint-Malo, fixée au 30 juillet prochain, nous remet en plein l'enthousiasme au cœur.

On dit que deux de nos brillants orateurs, l'Hon. Turgeon et l'Hon. Rod. Lemieux, ainsi que les poètes Fréchette et Chapman, ont été spécialement invités par le Président des fêtes malouines, M. Tiercelin.

On verra là-bas que nous n'avons pas dégénéré ! Et Botrel, ce qu'il va être content !

* * *

Une cérémonie d'un caractère spécial a eu lieu, le 27 avril, au couvent des Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie, 180 avenue de la Grande Allée, à Québec.

Trois canadiennes missionnaires partaient pour le Japon, où elles se consacreront aux soins des lépreux.

Tout juste, le compte rendu des journaux m'est arrivé au moment où je lisais la *Vie de la Mère Marie Hermine de Jésus*, une franciscaine missionnaire de Marie, martyrisée en Chine, au Chen-si, avec six de ses compagnes, plusieurs prêtres et deux évêques, en juillet 1900.

Cette circonstance disposait à mieux comprendre, il me semble, l'admirable "*chant du départ*," imité de celui des Prêtres des missions étrangères, que j'ai entendu naguère à une cérémonie analogue à Paris :

Partez, mes Sœurs, adieu pour cette vie,
Portez au loin le nom de notre Dieu,
Nous nous retrouverons un jour dans la patrie
Adieu, mes Sœurs, adieu !

* * *

C'est un adieu d'un autre genre, mais un adieu tout de même, que le Prédicateur de Notre-Dame à Montréal, pour la station quadragésimale de 1905, M. l'abbé Vignot, a donné l'autre soir au public montréalais, dans la vaste salle du Monument National.

Il parla à propos "de la mission de la langue française au Canada," expliquant gentiment que, par procédé américain, il avait d'abord dénommé sa ville — je veux dire sa conférence — quitte à la bâtir ensuite, de manière peut-être à ne pas pleinement justifier son titre.

Mais, somme toute, M. l'abbé n'était pas là pour construire une thèse, il voulait *causer*, ce en quoi évidemment il excelle.

Ce qui m'a plu souverainement en ce charmant causeur c'est qu'il aime nos *idiotismes*, nos *mots français* à nous. Ce que je trouve qu'il a raison !

Il veut donc que l'on continue au Canada à *darder* ses frères plutôt qu'à les *larder*... mais en paroles seulement. Il veut qu'on emporte son *butin*, quand on émigre quelque part. Il veut qu'on continue à se servir de *claques* pour les temps pluvieux et de *robes de carrioles*, pour se protéger contre le froid. Il

veut que les *clients* de nos médecins soient nommés des *patients*, ce à quoi ils ont droit assurément. Il veut que nos jeunes *cavaliers* persistent à faire la cour à leurs *blondes*, quand même elles seraient brunes...

Mais je n'en finirais plus. Que les idées de M. l'abbé Vignot ont donc du bon sens! Comme nous sommes loin de ces sots qui nous chantent toujours que nous parlons iroquois!

* * *

Notre langue! ah! sans doute, c'est notre patrimoine, le véhicule de notre foi et de nos aspirations nationales. Mais nous avons droit de l'enrichir aussi!

Elle est à nous, voyez-vous, nous avons eu assez de peine à la garder, en dépit du *fair-play* à rebours de nos amis les anglais.

Le Dr Sproule s'est demandé l'autre jour, à la chambre, où les prêtres canadiens des Cantons de l'Est prenaient de l'argent pour acheter les terres des protestants?

Eh! non, nos prêtres n'ont ni or, ni argent; mais ils ont le culte de leur langue et de leur foi; mais ils prêchent les mœurs pures et honnêtes; mais ils bénissent avec une particulière émotion les familles nombreuses, et les enfants viennent... en grand nombre, prendre la place des anglais qui vieillissent et n'ont pas ou presque pas d'enfants. Si le renseignement pouvait convenir à ce bon docteur... Seulement, voilà, il ne comprend pas le français, peut-être? Quand même, je n'ai pas besoin de traduire, le premier canadien venu lui rendra ce service!

* * *

L'incendie du couvent de Ste Geneviève est une bien triste calamité. Seize victimes sont restées sous les décombres. Quel affreux malheur pour les parents.

On l'a constaté à l'enquête, les précautions contre le feu exigées par les inspecteurs du gouvernement avaient été prises, et ce sont la panique et le manque d'organisation en cas d'incendie qui ont surtout permis la catastrophe.

C'est égal. On se surprend à répéter à tous ceux qui ont charge de nos grandes institutions: "Soyons prudents, doublons les moyens de sauvetage; un malheur arrive si vite!"

Offrons nos respectueuses sympathies aux admirables Sœurs

de Ste-Anne. L'une d'elles est morte pour sauver *ses enfants*. Toutes auraient voulu mourir à la place des chères fillettes qui ont brûlé. Le dévouement pour elles est une chose ordinaire.

* * *

Trois citoyens marquants viennent de partir pour le grand voyage: l'excellent et honorable Gédéon Ouimet, ancien premier ministre et ancien surintendant de l'Instruction Publique en cette province; l'intrépide et vaillant écrivain que l'histoire appellera le *Veillot du Canada*, M. J. P. Tardivel, de la *Vérité*, à Québec; et le jovial et populaire M. J. X. Perrault, Président Général de la Société St-Jean-Baptiste, à Montréal, l'âme et la cheville ouvrière de tant *d'organisations* au Canada, depuis trente ou quarante ans!

Deux prêtres aussi, M. l'abbé Théophile Pepin, ancien curé de St-Antoine-Abbé, et le Rév. Père J. Despatis, des Pères Oblats, sont partis pour un monde meilleur, au cours du mois:

Domine, Fiant aures tuæ intendentes!

L'abbé ELIE J. AUCLAIR.



❁ ❁ ❁ Le Magnificat ❁ ❁ ❁

§ I. EXPLICATION DU CANTIQUÉ.

Lorsque les Israélites eurent accompli la traversée symbolique de la Mer Rouge, Marie, sœur d'Aaron, se tint sur le rivage et, sous l'action du Saint-Esprit, à la tête d'un chœur de femmes et de vierges, elle entonna, en l'accompagnant du tambourin et de la danse, le cantique de la délivrance composé par Moïse. Cette Mirjam ou Marie de l'ancien Testament avait contribué au bonheur futur de son peuple, lorsqu'elle avait sauvé la vie du petit Moïse, l'enfant prédestiné pour arracher Israël à la captivité d'Égypte; et maintenant la voici qui marche à la tête de la caravane qui s'engage dans le désert à la recherche de la terre promise, la voici qui préside aux accents de la louange de Jéhovah. Les saints Pères nous enseignent à bon droit que la sœur d'Aaron est une figure de la véritable Marie de la nouvelle alliance. Le sublime cantique qu'elle chante avec Moïse est le prélude de l'hymne plus sublime encore que Marie a chanté au seuil du Testament nouveau.

Dans son *Magnificat* la grande Voyante, la nouvelle et véritable Mirjam entonne l'hymne de la loi nouvelle, le cantique nouveau de la rédemption du monde, et, à la fois fille, mère et épouse du Très-Haut, c'est elle qui préside à tout jamais aux chants et aux chœurs célestes et qui donne le ton aux anges et aux hommes unis pour louer l'Éternel. "Chantez au Seigneur, car il a fait en moi de grandes choses." Et voici que l'Eglise militante tressaille et répond aux accents de celle dont la voix sonore prélude à ses cantiques.

La Reine des cieux chante constamment son hymne en son nom et en notre nom devant le trône de l'Éternel, pour exprimer éternellement l'allégresse et la reconnaissance que lui dicte le mystère de l'Incarnation. En sa qualité de mère, elle a chanté pour tous ses enfants son cantique de louange et de gratitude infinies. Aussi ses accents vibrent-ils jusqu'à la fin des temps dans la bouche et au cœur de son immense famille.

*Magnificat * anima mea Dominum.*

*Et exsultavit spiritus meus * in Deo salutari meo.*

Mon âme glorifie le Seigneur.

Et mon esprit a tressailli de joie en Dieu mon Sauveur.

Qui
Regn
en l'
fêtes

Saintement jalouse de décliner toute louange et de tout rapporter à Dieu, Marie proclame que c'est en Dieu seul que la création peut et doit se glorifier et se réjouir. Elle ne s'arrête pas aux dons; elle va droit au donateur. Elle ne se réjouit qu'en Dieu, en Dieu son Sauveur. Comme ce nom de Sauveur, de Jésus — car dans sa langue c'est le même nom, — qu'elle profère pour la première fois, a dû vibrer sur ses lèvres maternelles! C'est que dans ce Sauveur se manifestait tout spécialement l'amour et la miséricorde de Dieu envers Marie; car dans son Enfant elle pouvait aimer son Dieu, et ces deux amours pour son Fils et pour son Dieu se stimulaient et s'augmentaient réciproquement.

*Quia respexit humilitatem ancillæ suæ: * ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.*

Parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante, et voici que désormais toutes les générations me diront bienheureuse.

Loin de s'attribuer aucune de ses grâces, de ses prérogatives, Marie proclame que c'est tout juste sa bassesse, son abjection qui lui a attiré les regards du Très-Haut. Quel acte héroïque d'humilité! Elle s'appelle la servante du Seigneur jusque dans ce moment solennel où elle se voit élevée à la plus haute dignité, à la maternité divine. Son silence, ses discours, sa conduite ont toujours été une pratique ininterrompue de l'humilité. Et encore n'aspire-t-elle point à être regardée pour humble, mais pour une créature basse et sans prix.

Et cependant, tandis qu'elle donne libre cours à ces sentiments d'effacement, Dieu lui fait pressentir la gloire qui l'attend pour les siècles à venir. C'est en prophétesse qu'elle annonce au monde le culte spécial dont elle sera l'objet jusqu'à la fin des temps. Mais telle est son humilité, qu'elle ne reçoit aucune atteinte de cette prédiction. L'humilité est vérité. Marie la possède au plus haut degré parce qu'elle rapporte à Dieu toute sa grandeur présente, toute sa gloire future, ne se réservant pour elle-même que le néant; et plus elle voit ce contraste entre ce qu'elle est par nature et ce que Dieu l'a faite par grâce, plus elle exalte les dons qu'elle a reçus de son Dieu, dans son Sauveur.

Jamais prophétie reçut-elle accomplissement plus saisissant? Qui comptera les Ave, les Angelus, les Magnificat, les Salve Regina, les Memorare, les Litanies, les Offices, les Rosaire récités en l'honneur de Marie? Qui comptera les neuvaines, les vœux, les fêtes, les messes célébrés à la louange de la Sainte Vierge et

inspirés par elle? Qui énumérera les chapelles, les églises, les cathédrales, les pèlerinages, les congrégations, les ordres religieux placés sous le patronage de la Mère de Dieu? Qui pourra jamais dénombrer les péchés évités par son assistance, les prières exaucées par sa bonté, les vertus à ses exemples, les âmes du purgatoire arrachées aux flammes par son intercession et les élus introduits par elle dans les joies éternelles? Oui, vraiment, toutes les nations et tous les peuples, hommes et femmes, grands et petits, pauvres et riches, anges et hommes, tous rivalisent d'élan pour donner chaque jour la plus splendide réalisation aux paroles prophétiques de l'humble servante du Seigneur.

*Quia fecit mihi magna qui potens est: * et sanctum nomen ejus.*

*Et misericordia ejus a progenie in progenies, * timentibus eum.*

Parce qu'il a fait en moi de grandes choses celui qui est tout-puissant, et saint est son nom.

Et sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent.

“ Il a fait en moi de grandes choses. ” Les miséricordes, les bienfaits, les grâces sans nombre que Dieu a opérées en elle, Marie ne les peut exprimer que par ce terme en quelque sorte illimité. Aussi saint Thomas dit-il: “ Dieu peut produire des œuvres plus grandes et plus belles que celles qu'il a créées, à l'exception de trois: l'incarnation du Verbe, la maternité divine de Marie et la béatitude de l'homme, qui consiste dans la vision de Dieu. ”

Et quel est l'auteur de ces merveilles? Prêtons, avec une attention respectueuse, l'oreille à la définition que va donner de Dieu la créature la plus élevée en dignité et la plus unie à lui. Or, Marie relève trois perfections en Dieu: la puissance, la sainteté et la miséricorde, et en même temps elle donne ces trois perfections comme le levier qui l'a exaltée au rang sublime de Mère de Dieu. L'Incarnation est une merveille de la puissance de Dieu. Il ne fallait rien moins que cette toute-puissance pour unir d'une manière si intime l'homme à Dieu, la créature et le Créateur. Elle est aussi un effet de la sainteté; car c'est pour restaurer l'humanité déchu par un agent digne d'une mission si haute, que Dieu a en quelque sorte exigé que l'homme devînt Dieu. Et comment aurait-il pu réaliser cette restauration au prix d'un tel abaissement, si une miséricorde infinie ne lui eût fait désirer par dessus toutes choses le rachat de l'humanité? Or, ce qui est vrai

de l'Incarnation l'est aussi de la maternité de Marie: elle est une œuvre de puissance, puisqu'elle unit les titres jusque-là incompatibles de vierge et de mère; elle est une œuvre de sainteté, car c'est en vertu de cette dignité que Marie a reçu dès sa conception l'effusion la plus abondante de grâces; enfin elle est une œuvre de miséricorde, puisque la Vierge a été, de tous les humains, celle qui a reçu la rédemption la plus complète, ayant été non seulement graciée après le péché, mais préservée de la contagion universelle, et cela en vue de sa maternité.

Cette miséricorde divine s'étend de génération en génération. Et quel sera le canal par où elle se répandra sur le monde, sinon celle-là même qui donna au monde le Dieu de toute miséricorde? Marie est la porte du ciel. Toutes les grâces qui pleuvent sur la terre passent par son intermédiaire. "Dieu, dit saint Bernard, a voulu que tout nous vînt par Marie." Mais il faut que ces grâces trouvent dans l'homme un point de contact. La crainte de Dieu, qui a été le principe des miséricordes infinies dont Dieu a usé envers sa Mère, est le fondement de tout l'édifice du salut que la grâce élève dans le cœur de ses enfants.

Cette condition apposée à l'action de la grâce en nous, suggère à la Vierge le contraste entre les opérations de sanctification que Dieu opère dans les cœurs bien disposés, et les effets de condamnation qu'il produit dans les âmes rebelles à ses douces influences.

*Fecit potentiam in brachio suo: * dispersit superbos mente cordis sui.*

*Deposuit potentes de sede, * et exaltavit humiles.*

*Esurientes implevit bonis: * et divites dimisit inanes.*

Il a déployé la force de son bras: il a ruiné les projets que les orgueilleux nourrissent dans leur cœur.

Il a renversé les puissants de leur trône, et il a élevé les petits.

Il a rempli de biens les affamés, et renvoyé les riches les mains vides.

Ces opérations diverses sont l'effet de cette puissance, de cette sainteté, de cette miséricorde que Marie vient de célébrer. Elles résument toute l'histoire de l'ancien Testament.

A la suite de Lucifer, prince de la superbe et chef des camps hostiles au Très-Haut, que d'ennemis d'Israël, que d'orgueilleux monarques idolâtres, confondus et terrassés: Pharaon, les Chanéens, Goliath, Saül, Achab, Sennachérib, Salmanasar, Nabucho-

donosor, Balthasar, Antiochus! — Que d'humbles, au contraire, relevés par la main puissante et miséricordieuse du Dieu trois fois saint: le peuple juif, Joseph, Moïse, David, Mardochee, et tant d'autres! Or, si ces paroles de Marie résument l'ancienne loi, elles tracent d'avance l'économie de la grâce dans la loi nouvelle et semblent préluder à ces oracles immortels du Rédempteur que la Vierge portait en elle: "Celui qui s'abaisse sera exalté; Bienheureux ceux qui sont pauvres en esprit; bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice." Malheur au contraire à ceux qui s'élèvent en eux-mêmes, qui se croient riches alors qu'aux yeux de Dieu ils sont dénués de tout. Dieu se vengera de leur sottise suffisance en les abandonnant à leur indigence, dont ils sentiront un jour, mais trop tard, l'extrême et irrémédiable horreur. Malheur à ceux dont le cœur gorgé des faux biens de la terre n'aspire pas à ceux de la grâce. Saint Thomas s'est inspiré de ces paroles de Marie dans l'admirable antienne de l'office du Saint-Sacrement: *O quam suavis est.*

*Suscipit Israel puerum suum, * recordatus misericordie sue.*

*Sicut locutus est ad patres nostros, * Abraham et semini ejus in sæcula. . . '*

Il a adopté Israël son serviteur, se ressouvenant de sa miséricorde.

Comme il l'avait promis à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour tous les siècles.

Si Jéhovah a fait éclater, au cours des siècles, sa puissance et sa sainteté dans la manière dont il a vengé Israël et confondu les impies, c'est dans l'œuvre de la Rédemption qu'il manifeste souverainement sa miséricorde. Cette pensée vient clore le cantique. Marie y dépeint en peu de mots, mais avec une grande énergie de langage et richesse de pensées, l'œuvre du Messie son Fils. C'est une œuvre d'adoption divine. En Jésus, Fils de Dieu, Dieu adopte vraiment son peuple. Voilà l'accomplissement des promesses solennelles faites à Abraham et à sa postérité. Par trois fois Jéhovah a promis au père des croyants que dans sa descendance toutes les nations seraient bénies. Tous ces oracles passent devant la pensée de Marie, reine des voyants: les patriarches, Moïse, David, les grands et les petits prophètes se présentent à son esprit; et tout ce que le souffle de Dieu leur a inspiré, la Vierge le voit d'un coup d'œil compréhenseur. Elle contemple la fin de l'ancienne alliance et la fondation de l'alliance nouvelle, l'Eglise catholique, mère toujours féconde dont la postérité proclama de siècle en siècle les miséricordes de l'Eternel.

Le cantique de Marie est vraiment grandiose et solennel. Il embrasse le passé, le présent et l'avenir; il exalte les merveilles d'amour et de miséricorde qui sont la base du culte de la Sainte Vierge et lui donnent son véritable caractère. La grandeur de Marie est la grandeur de Dieu même; sa puissance est la puissance divine. Voilà pourquoi ce culte est né spontanément de l'élévation de Marie et ne s'éteindra jamais dans l'Eglise. Dans la Jérusalem nouvelle Marie devient la reine des chantes, la mère et la directrice de la louange parfaite, la maîtresse de l'oraison humble et confiante. Dans son cantique immortel elle célèbre les merveilles de la Rédemption, l'exaltation des humbles, la fidélité et la miséricorde de Dieu.

§ II. ANTIENNE DU CANTIQUÉ.

L'antienne du Magnificat contemple Marie dans l'épanouissement de cette gloire et de cette puissance dont elle a chanté la première éclosion en termes si humbles mais si pénétrants et si prophétiques.

Beata Mater, et intacta Virgo, gloriosa Regina mundi, intercede pro nobis ad Dominum.

Heureuse Mère, Vierge sans tache, glorieuse Reine du monde, intercédez pour nous auprès du Seigneur.

C'est la première strophe de l'hymne qui revient au souvenir de l'Eglise, avec les trois titres qui y sont exprimés: la maternité, la virginité, le pouvoir royal de Notre-Dame. Cette triple prérogative de Marie est comme le résumé de toutes les grandes choses que Dieu lui a faites et qui sont la fleur des merveilles de la grâce et du salut.

Toutes ces faveurs, nous les avons repassées en esprit en chantant le cantique de reconnaissance de Marie; et en les repassant nous nous sommes efforcés, suivant l'intention de l'Eglise, de reproduire en nous les sentiments si relevés que la Vierge y exprime; car les privilèges de Marie sont d'autant plus réellement le bien commun de ses enfants, que sa maternelle royauté s'exerce surtout à en distribuer en chacun d'eux les salutaires influences. De là la pensée finale de l'antienne, qui exprime une confiance toute filiale.

(Dr Bernard Schafer prof.)

La Saint-Jean-Baptiste

Un appel au clergé de la campagne.

L'idée de célébrer la Saint Jean-Baptiste à la campagne par la distribution des prix aux enfants d'écoles, réunis le 24 juin, au village, continue à faire avec éclat son chemin. M. J. A. Chicoyne, un publiciste distingué, a déjà fait beaucoup en faveur de cette idée. On se rappelle que l'an dernier, toute la presse française de notre province a notablement bien accueilli le projet.

"L'Enseignement Primaire" a recommencé la campagne, dans son numéro de février. Et voici ce que dit l'organe des écoles primaires catholiques de notre province, dans son numéro de mars :

"M. Arthur Sauvé, un journaliste de Montréal, vient de mettre en brochure les articles qu'il a publiés au sujet de la célébration de la fête nationale. L'idée de M. Sauvé a fait son chemin.

"Déjà, l'année dernière, plusieurs commissions scolaires ont fait coïncider la distribution des prix avec la Saint-Jean-Baptiste.

"Nous espérons que le 24 de juin prochain toutes les municipalités scolaires rurales feront de la distribution des prix un jour de fête nationale.

"C'est le temps, pour les instituteurs et les institutrices, de commencer à songer au programme de cette fête.

"Sur chaque école, ce jour-là le drapeau canadien-français, le Carillon-Sacré-Cœur, devrait flotter à la brise de juin."

Tous les journaux de la campagne commencent à parler de nouveau en faveur du projet.

La "Croix" de Montréal, dans son numéro du 18 mars, approuve le mouvement. Elle dit entr'autres choses :

"L'idée de célébrer la Saint-Jean-Baptiste par la distribution solennelle des prix, telle que proposée, est, croyons-nous, si nous nous en tenons au programme suivant. Grand'messe, sermon, dans l'avant-midi; distribution des prix, discours, déclamation, musique, chant, dans l'après-midi."

"L'exécution est simple et n'entraîne les paroisses à aucune dépense. Cette fête apprendra à l'enfant à aimer Dieu et son pays. Par des prix spéciaux accordés aux plus méritants, les élèves seront encouragés au travail, à la bonne conduite. On pourrait aussi organiser un concours d'institutrices et accorder un prix spécial à celle qui aura rapporté le plus de succès dans l'enseignement durant l'année scolaire."

“ Tout cela ne peut faire autrement que d'avoir de bon résultats.

“ De cette façon, la célébration de la Saint-Jean-Baptiste aura un but pratique, des enseignements pratiques. On fera et l'on apprendra, ce jour-là, les plus belles pages de l'histoire de notre Eglise et de notre pays. Nos compatriotes de la campagne rendront hommage à Dieu pour ses bienfaits du passé et lui demanderont de bénir la nouvelle année nationale.

“ Le curé en se faisant l'âme de ce mouvement, empêchera les frondeurs, les combistes canadiens de s'en emparer.”

Nous dirons avec le directeur de l'*Enseignement primaire* : “ L'idée de M. Sauvé fait son chemin.” Elle sera adoptée parce qu'elle est d'exécution facile. C'est aussi un bon mouvement en faveur de la saine éducation populaire.”

Nous savons personnellement que l'an dernier la librairie Cadieux et Derome a vendu des prix spéciaux d'une valeur considérable. Des messieurs de Montréal et de Manitoba en ont achetés pour la somme de \$42.00, ces prix, de toute beauté, étaient destinés aux enfants de leur paroisse natale, qui célébrait, de la façon ci-haut indiquée, notre fête nationale.

On nous informe que cette année, dans certaines paroisses, on commence déjà à s'organiser; c'est-à-dire qu'on a averti les institutrices des écoles élémentaires de chacune de ces paroisses qu'un prix de \$10.00, sera accordée à l'institutrice qui présentera à la fin de l'année scolaire le meilleur résultat.

C'est une excellente source d'encouragement et pour l'institutrice et pour l'élève.

Le “ Courrier de St-Jean,” parlant fortement en faveur du projet, termine ainsi son article :

“ Le curé de la paroisse ne devrait pas refuser d'encourager ses paroissiens à célébrer ainsi notre fête nationale. S'il refusait, on pourrait dire que le clergé n'est plus composé de patriotes éclairés, ainsi que nous le montre notre histoire du Canada.

“ Avec le concours de leurs curés, toutes les paroisses pourraient fêter ainsi la Saint-Jean-Baptiste.”

Nous croyons savoir que le clergé ne cherche pas à enrayer le mouvement. Dans la brochure de M. Sauvé, nous constatons que l'idée a de fervents adeptes dans le clergé. Le clergé sera en faveur du projet parce que ce projet n'est pas mauvais et parce qu'il a pour but de former des patriotes, des citoyens éclairés. L'Eglise n'a jamais fui la lumière et elle a toujours encouragé le vrai progrès, c'est-à-dire celui qui édifie au lieu de détruire.

CHANT NATIONAL

CHANTONS LE PEUPLE CANADIEN

1

Chantons le peuple canadien,
Toujours loyal, toujours chrétien : }
Le cœur plein d'espérance,
Il garde la vaillance
De ses nobles aïeux
Aux fastes glorieux! Ah!!

REFRAIN :

Belle patrie, terre chérie,
Mon cœur s'écrie
A toi toujours,
Oui à toi toujours,
Sans retours, sans retours.

3

Chantons le peuple canadien,
De l'autel dévoué soutien :
Il respecte l'Eglise
Et garde pour devise,
Fidèle dans la Foi:
A Dieu comme à mon Roi. (*Ref.*)

4

Chantons le peuple canadien,
Humble et modeste en son maintien:
Il sait dresser la tête
Au fort de la tempête,
Attendre sans faiblir
Les luttes d'avenir. (*Refrain*)

2

Chantons le peuple canadien, }
De ses droits fidèle gardien: }
Aux combats de la vie
Quand le ciel le convie,
Il court avec ardeur
Sans souci du labeur.
(*Refrain*)

5

Chantons le Drapeau Canadien }
Noble étendard ; gardons le bien. }
Qu'il marche à notre tête
Dans nos grands jours de fête
Et nous dirons en chœur :
Amour au Sacré Cœur. (*Refrain*)

Feuille de 4 pages, paroles et musique.

L'unité.	1 ct.	— franco	2 cts.
La douzaine.	10 cts.	— “	12 cts.
Le cent.	75 cts.	— “	80 cts.

Nous souhaiterions voir le peuple canadien, tout entier, entonner ce magnifique chant patriotique à la prochaine célébration de la fête de la Saint-Jean-Baptiste.

Les directeurs de collèges, de couvents et d'écoles pourraient contribuer pour une large part à la propagation de ce chant digne d'être le "chant national." Il serait facile de le faire apprendre à leurs élèves et de l'introduire par là dans leurs familles aux jours des vacances.

La Vie Religieuse

(suite).

La vie au couvent est très occupée, très active ; parfois même le labeur est intense, difficile, mais dans les difficultés on ne se sent jamais seule, on a toujours le bienfait de la vie commune : " Il vaut mieux être deux ensemble qu'un seul, car chacun a le profit de la compagnie qu'il s'est donnée. Si l'un tombe, l'autre le relève ; si l'un a froid, l'autre le réchauffe ; si l'un est trop faible pour résister, aidé de l'autre il triomphe ; et si la corde est formée de trois fils, ce n'est pas aisément qu'on la rompt." Ces paroles d'un ancien demeurent vraies ; l'isolement dans l'action est une épreuve redoutable, les forces s'y usent vite, tandis que les besognes les plus ingrates, les plus rebutantes, se transforment lorsqu'elles sont partagées par quelqu'un avec qui on se sent en intime harmonie d'idées, de sentiments. On se raconte des traits de la vie des saints. Les sœurs quêteuses se redisent de pieuses légendes, concrétisant les idées de la foi, de confiance en Dieu :

Il arriva que deux frères *itinérants* n'avaient encore rien mangé à trois heures de l'après-midi, et ils se demandaient l'un à l'autre comment ils pourraient apaiser leur faim dans le pays pauvre et inconnu qu'ils traversaient. Pendant qu'ils tenaient ces discours, un homme en habit de voyageur se présenta à eux et leur dit : — De quoi vous entretenez-vous, hommes de peu de foi ? Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et le reste vous sera donné surabondamment. Vous avez eu assez de foi pour vous sacrifier à Dieu ; et maintenant avez-vous peur qu'il vous laisse sans nourriture ? Passez ce champ, et lorsque vous serez dans la vallée qui est au-dessous, vous rencontrerez un village ; vous entrerez dans l'église, et le prêtre de l'église vous invitera, et il surviendra un chevalier qui voudra vous avoir chez lui presque par la force, et le patron de l'église, se jetant entre eux, emmènera le prêtre, le chevalier et vous dans sa maison, où il vous traitera magnifiquement. Ayez donc confiance dans le Seigneur, et excitez vos Frères dans la confiance en lui. — Ayant dit cela, il disparut, et tout se passa comme il l'avait annoncé. Les Frères, de retour à Paris, racontèrent ce qui était arrivé à Frère Henri et au petit nombre de très pauvres Frères qui y étaient alors (1).

C'est ainsi que l'imagination est sans cesse hantée par le souvenir des faits et gestes de personnages souvent très anciens et toujours très édifiant, dont l'exemple indique la voie sûre qui conduit au terme idéal.

Cette union de cœur, de volonté, d'âme, en un mot, est délicieusement fécondé pour les travaux de l'esprit ; les intelligences y gagnent extraordinairement en force, en pénétration. C'est

(1) GÉRARD DE FRACHET, *Vie des Frères*, cité par le Père LACORDAIE dans la *Vie de Saint Dominique*.

pourquoi le Père Gratry avait tant désiré ressusciter l'Oratoire en France (1).

Il y a une jouissance très intime, très haute, dans le contact des âmes pour lesquelles il nous est donné d'être ferment ou complément. L'influence réelle, profonde, d'âme à âme est une des choses les plus exquisées de l'existence. Qui donc, au moment où il prenait conscience de sa vie personnelle, s'est proposé un but, un idéal, sans désirer, sans chercher ardemment une âme éprise du même idéal, le réalisant ou même le poursuivant encore, mais capable déjà de servir de guide? Quelle joie, quelle chaleur intérieure lorsque enfin on pense l'avoir découverte!...

N'est-ce pas cette joie — et plus encore, sans doute, puisque "le Maître" était le Christ — qui transparait à travers le récit que fait saint Jean (2) de la rencontre des premiers disciples: Lorsqu'une fois on a trouvé "le Maître," le soir peut venir, tous les soirs de la vie peuvent arriver avec le genre de mélancolie propre à chaque saison de l'année, à chaque époque de la vie: c'est sans crainte, sans terreur, qu'on les voit se succéder et se précipiter...

Oui, c'est une grande joie lorsqu'à vingt ans on rencontre "le Maître," la personne qui, pour ainsi dire, incarne, définit en le concrétisant l'idéal de la vie que, parfois bien solitairement, on

(1) "Quoi! les esprits et les âmes se toucheraient en Dieu! Non! non! disent l'ignorance et l'habitude, et le sens lourd du matérialisme pratique. — Mais là, dans ce nid où nous étions ensemble, si rapprochés de cœur, de pensées, d'espérances, que de fois l'on se sentait comme envahi par des éclats d'âme venant directement d'autrui, et poursuivi par des fermentations de sentiments et de pensées qu'un autre vous envoyait! Il y a tel détail que l'on ose à peine raconter, parce qu'étant vrai, il est invraisemblable. — "Mais qui donc, depuis hier soir, et "cette nuit même, et toute la matinée s'est obstiné à suivre cette idée dont il "n'était cependant pas question hier? Il me semble que c'était vous! — C'est "moi-même, en effet," répondit aussitôt M. Henri Perreyve. N'entrons pas plus avant dans ces analyses psychologiques, et n'allons qu'à ce qu'à ce qui est manifeste pour tous. Ce qui est manifeste, c'est qu'en une pareille société d'esprits, chacun est et se sent fort.

Donc, ainsi soutenus et portés l'un par l'autre, pleins de confiance et d'espérance, nous méditions de réaliser un jour cet atelier de travail intellectuel où plusieurs travaillent ensemble dans le même sens et dans le même lieu." — GRATRY, *Henri Perreyve*.

(2) "Le jour suivant, Jean se trouvait de nouveau avec deux de ses disciples.

"Et regardant Jésus qui se promenait, il dit: Voilà l'agneau de Dieu.

"Les deux disciples l'entendirent parler ainsi, et ils suivirent Jésus.

"Or, Jésus s'étant retourné, et les voyant qui le suivaient, leur dit: Que cherchez-vous? Ils lui répondirent: Rabbi [ce qui veut dire, par interprétation, Maître], où demeurez-vous?

"Il leur dit: Venez et voyez. Ils vinrent et virent où il demeurait, et ils restèrent avec lui ce jour-là: or, il était environ la dixième heure,

"Or André, frère de Simon-Pierre, était un des deux qui avaient entendu de Jean ce témoignage, et qui avaient suivi Jésus." — *Saint Jean*, ch. I.

s'était plu à construire. Souvent cet idéal était seulement entr'aperçu, mal défini : son éclosion soudaine, sa totale apparition n'en a que plus d'empire sur nous.

Combien de jeunes filles ne le découvrent-elles pas au couvent dans une religieuse d'élite, dans la Supérieure à laquelle on s'attache d'autant plus profondément que la règle engage à voir en sa Supérieure la déléguée de Dieu, à avoir en elle entière confiance et avec elle absolue ouverture de cœur ! Alors, dans l'âme, il se fait une grande paix, un grand rayonnement . . . Et pour ces rencontres, ces pénétrations d'âme, il ne faut ni beaucoup de temps ni beaucoup de mots.

Qu'importe la parole ! souvent la seule présence en dit plus que de longs discours, un être supérieur, vivant, intelligent, aimant, ne peut-il pas, sans rien dire, exercer son prestige et captiver par son silence ceux qui l'approchent (1).

* * *

Si le bonheur est "la tranquillité de l'ordre," comme l'a dit saint Augustin, on doit le trouver dans la vie religieuse où tout est prévu, ordonné, réglé. Dans cette parfaite régularité de vie, régularité à laquelle on est soumis, soi et les autres, n'y a-t-il pas quelque chose qui rend jusqu'à un certain point l'impression si bonne de continuité, de sécurité éprouvée aux années de l'enfance et qui, hélas ! disparaît ensuite si complètement ?

On sent chaque personne, chaque chose "en place et à sa place." Alors que, dans le monde, il faut se débattre au milieu de soucis, de détails qui rongent temps et forces, entravent, paralysent pour l'action principale de la vie, et alors qu'on sent ses voisins, ses amis, en proie au même *lupus*, dans un couvent, une seule personne pourvoit aux intérêts matériels pour tout le monde, de sorte que les facultés des autres restent libres pleinement ; chaque personne a sa tâche qu'elle s'efforce d'accomplir avec toute son intelligence, tout son cœur, enfin avec toute la perfection possible. Puis c'est l'entière organisation de la vie qui, moralement et physiquement, est bienfaisante ; le repos et le silence si essentiels pour l'équilibre des facultés ne se trouvent guère qu'au couvent ; dans le monde nous ne savons ni nous reposer, ni nous taire avec méthode, avec suite.

De même que le silence est la force de la parole, le repos est la force de l'action ; savoir se reposer à temps est aussi nécessaire

(1) Père DIDON, *Jésus-Christ*, t. I.

que savoir travailler (1); au couvent, on a la science du repos. La règle astreignant à des repos périodiques, mesurés, les actifs ne sont pas exposés à user leur vie dans un travail fiévreux, brusquement interrompu par des arrêts inégaux qu'amène l'extrême fatigue, arrêts qui sont moins un repos fécond qu'une torpeur impuissante; les indécis, les rêveurs ne sont pas exposés à gaspiller cette vie dans de longues périodes de quasi-oisiveté.

Le sommeil, chose mystérieuse, bénie, où nous nous précipitons sans respect, sans préparation, dont nous abusons un jour, dont nous nous privons un autre, nous ne savons pas en retirer tout le bien qu'il procure à l'âme et au corps lorsqu'il est reçu comme un don de Dieu, lorsqu'il est préparé et suivi par le silence.

On a beaucoup loué le silence: c'est bien; mais je ne sais trop s'il est pratiqué ailleurs qu'au couvent. On l'impose brutalement aux enfants, alors que parfois on ferait mieux de les laisser parler et dire tout haut ce qu'ils pensent; mais on ne sait pas se le prescrire à soi-même. Dans beaucoup de communautés existe cette admirable institution du "grand silence" commençant à 9 heures du soir pour se terminer à 7 heures du matin et qu'on ne doit rompre que pour une véritable nécessité.

Le sommeil, la prière, le travail préparés par le silence ont une tout autre portée.

Sans doute, le silence des lèvres n'implique pas nécessairement celui de l'esprit et du cœur: on peut ne rien dire et cependant ne pas être intérieurement dans ce silence d'âme nécessaire pour entendre le Verbe qui instruit "sans bruit de paroles;" mais il prépare à l'état de lucidité, de conductibilité spirituelle où il faut se trouver pour cela.

Dans la vie ordinaire, le silence manque comme la prière; nous nous agitons sans trêve, matériellement, nous ne nous recueillons pas, nous ne "montons" pas... Notre âme est comme endormie, ses puissances les plus excellentes ne se développent

(1) "Certes, il faut du repos; et nous manquons aujourd'hui de repos bien plus encore que de travail.

"Le repos est le frère du silence. Nous manquons de repos comme de silence.

"Nous sommes stériles faute de repos plus encore que faute de travail.

"Le repos est une chose si grande que la Sainte Ecriture va jusqu'à dire: "Le sage acquerra la sagesse au temps de son repos". Et ailleurs, le grand reproche qu'un prophète adresse au peuple juif est celui-ci: "Vous avez dit: "Je ne me reposerai pas." (Et dixisti: Non quiescam.)

"Qu'est-ce donc que le repos? Le repos, c'est la vie se recueillant et se retrem-pant dans ses sources.

"Le repos pour le corps, c'est le sommeil: ce qui s'y passe, Dieu le sait. Le repos pour l'esprit et pour l'âme, c'est la prière. La prière, c'est la vie de l'âme, la vie intellectuelle et cordiale se recueillant et se retrem-pant dans sa source, qui est Dieu." — GRATRY, *Les Sources*.

pas (1). Nous la considérons comme *achevée*, nous ne nous appliquons pas à *l'étendre* ! En vérité, combien y a-t-il de gens croyant pratiquement que l'âme est une "puissance grandissante," sachant être présents à eux-mêmes, cherchant à établir la vie de l'âme en Dieu ?

Il y a là une inépuisable source de lumière et de force où les plus humbles apprennent à s'alimenter (2).

Au couvent, toute l'organisation de la vie matérielle et spirituelle favorise puissamment l'épanouissement, le grandissement de l'âme ; tout converge vers ce but ou vous y porte au lieu de vous en distraire dans le monde.

Je suis surpris de la naïveté de certains sages (dont le sens psychologique est bien incomplet) qui s'étonnent qu'une fille entre au couvent et disent : "Elle avait dans le monde tout ce qu'elle pouvait souhaiter. . ." Oui, tout, excepté la satisfaction de ce sens de l'âme — le sens divin — auquel vous ne pensez pas, auquel vous ne croyez même pas, et qui cependant existe si bien que, pour pouvoir le satisfaire, le développer, elle laisse avec joie ce que vous appelez *tout* dans la vie. Combien le Père Gratry — pour ne parler que de lui — connaît mieux la nature humaine ! Il s'adresse à toutes ses facultés, s'occupe de toutes ses puissances, il veut mener à Dieu l'homme tout entier avec son cœur, avec son esprit, avec son corps ; il veut qu'on poursuive le développement total de la personne humaine. Et les âmes entendent ces appels, elles se sentent soudain transportées en une atmosphère nouvelle où elles éprouvent un immense élargissement. Oui, quelle jouissance lorsqu'on découvre qu'on peut se "développer" soi-même inté-

(1) "N'est-il pas manifeste qu'en presque toutes les âmes la première faculté domine et enveloppe les autres ? La vie spontanée, instinctive, des sentiments, des passions, des désirs domine à peu près parfaitement l'intelligence et la volonté : dans bien peu d'hommes, se développent, au-dessus du sentiment, la raison, et au-dessus du sentiment et de la raison, la liberté. De sorte qu'on ne réalise pas le mot du Christ : "Si vous pratiquez ma parole, vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres".

"Mais notre loi est d'approcher indéfiniment du modèle, et la science de l'âme doit connaître que l'énorme et abusive disproportion de notre connaissance à la masse des impressions de la vie, que l'énorme et déplorable disproportion de notre amour et de notre action libre, relativement à nos inspirations, et même à notre connaissance, que cette disproportion est à la fois la preuve de l'enfance et de la décadence des âmes, une perturbation sur la loi, une pénurie et une difformité à réparer par tout le travail de la vie." — GRATRY, *De la connaissance de l'âme*, t. I.

(2) MAINE DE BIRAN a dit : "Un peu de recueillement, d'amour et de présence de Dieu fait voir et entendre plus de vérités que tous les raisonnements du monde."

riement, que rien ne saurait nous en empêcher, qu'il n'y a pas de limites !.

Vous ne vous occupez, gens sages, que de la surface: la psychologie religieuse pénètre bien plus avant et touche "le centre" même de l'âme.

Une cause du malaise moral ressenti par tant de personnes et dont elles ignorent l'origine, c'est qu'elles ne savent pas donner à leur âme, qu'elles n'ont pas le courage de lui accorder tout le développement que cette âme comporte, auquel elle a droit, auquel elle aspire, inconsciemment, peut-être, et qu'on ne peut atteindre que par le sacrifice. Je le répète, bien peu de personnes semblent se douter que l'homme ne reçoit pas son âme toute faite, toute épanouie, que l'âme est une "puissance grandissante (1)," toujours susceptible d'accroissement jusqu'à la fin de sa vie corporelle; que c'est là une loi divine comme la croissance du corps, loi qu'on ne peut enfreindre sans qu'il y est malaise, parfois même souffrance aiguë, si d'après l'ordre providentiel le développement devait être considérable.

Or si l'âme est une puissance grandissante, s'il y a en elle un sens divin, comment cette âme pourrait-elle ne pas souffrir lorsqu'elle est entravée dans son développement, lorsque jamais elle ne peut donner satisfaction à ce sens du divin ?

Cette souffrance est évitée à la religieuse: la règle, l'atmosphère ambiante l'obligent à travailler sans cesse au développement de son âme. Lorsqu'on lit Rodriguez, l'un des maîtres de la vie spirituelle les plus écoutés dans les communautés, on est frappé de voir que tous ses avis tendent au plus grand épanouissement possible de l'âme humaine.

(1) "Le but de la vie, c'est que l'intelligence claire et la volonté libre procèdent de la donnée première, et sortent de ce principe qui les implique et qui nous est donné. Il faut que la vie mise en nous sans nous vienne à se déployer en nous par nous....."

"La plupart des âmes demeurent implicites: ni l'intelligence claire, ni l'amour libre ne procèdent de ce fond d'instincts vagues et de sourdes aperceptions. Et ces âmes closes sont celles que le Maître des hommes accuse, dans l'Évangile, de ne point développer le talent que Dieu leur confie."

"Ces âmes sont enfouies, comme le dit l'Évangile. La raison n'y apparaît pas comme puissance directe; la liberté ne s'y déploie jamais. Toute pensée y est sourde et confuse: tout amour y est passionné, aveugle et instinctif. Jamais l'amour clairvoyant et libre, cordial et intellectuel, c'est-à-dire procédant des deux, n'y vient régner; jamais le crépuscule intellectuel n'y parvient au soleil levant....."

"D'un autre côté, il est des âmes où l'intelligence et la volonté prennent quelquel développement distinct; mais ces puissances ne se distinguent que pour se séparer, et pour entrer en lutte l'une avec l'autre, et avec leur principe commun." — GRATRY, *De la connaissance de l'âme*, t. I.

Le premier point est d'essayer de se bien connaître. Depuis Socrate, il est vrai, la philosophie en donne le conseil, mais qui donc le suit comme les religieuses qui, au moins deux fois par jour, se demandent compte de leurs pensées, paroles, actions et omissions ?

Maurice de la SIZERANNE

Les Sœurs aveugles.

(A suivre.)



La lecture de l'écriture sainte.

CONSEILS PRATIQUES

“Le fond de tout, c'est de savoir très bien les Ecritures de l'Ancien et du Nouveau Testament. La méthode que j'ai suivie en les lisant, c'est de remarquer premièrement les beaux endroits qu'on entend, sans se mettre en peine des obscurs. Par ce moyen, on se remplit l'esprit de toute la substance des Ecritures... Les endroits clairs sont les plus beaux, ... après on viendra aux difficultés...”

“Quand il se rencontre des difficultés qui ne sont pas expliquées, je conseillerais de passer outre... J'ai connu par expérience que, quand on s'attache opiniâtrément à pénétrer les endroits obscurs, avant que de passer plus avant, on consume en questions difficiles le temps qu'il faudrait donner aux réflexions sur ce qui est clair; c'est ce qui forme l'esprit et nourrit la piété.”

C'est en ces termes que Bossuet conseillait au cardinal de Bouillon de faire une première lecture de la Bible. Les avis qui vont suivre sont extraits et résumés de M. Vigoureux, dans son *Manuel biblique*.

1. — Ordre à suivre.

Après une première lecture de l'Écriture sainte, faite *en entier et sans s'arrêter aux difficultés*, étudier une Introduction générale à l'Écriture sainte. Il est de toute nécessité d'avoir des notions exactes sur les questions qui y sont traitées.

Ces notions acquises, aborder chaque Livre en particulier. Il n'est pas nécessaire de suivre l'ordre des Livres de l'Ancien et du Nouveau Testament; il vaut mieux choisir l'écrit qui convient davantage à nos goûts et à nos aptitudes, et y consacrer le nombre de mois et même d'années nécessaires pour le bien posséder. Le moyen le plus efficace d'acquérir l'intelligence de la sainte Ecriture, c'est d'en approfondir une partie séparée.

Le choix du Livre étant fait, commencer par lire avec soin une bonne *Introduction particulière* à ce Livre. Il est impossible de comprendre pleinement aucune partie de la sainte Ecriture, si l'on ignore dans quel but et dans quelles circonstances elle a été écrite. Il n'est pas moins nécessaire de connaître à l'avance les principales divisions et l'enchaînement de chaque Livre.

2. — But particulier à se proposer.

Comme l'étude de la sainte Ecriture peut se faire à divers points de vue, il est nécessaire de se circonscrire, et chacun doit se proposer un but particulier. C'est d'après le but qu'on veut atteindre qu'il faut se tracer un plan *personnel* d'études bibliques. Tous les prêtres ne sont pas appelés à étudier l'Ecriture sainte de la même façon.

Les principaux buts à se proposer dans l'étude de la sainte Ecriture sont les suivants: la prédication et la composition oratoire; — la théologie et l'enseignement doctrinal; — l'apologétique ou défense de la parole sacrée; — enfin l'ascétisme, pour la direction, et la sanctification des âmes.

3. — Connaissances utiles pour étudier la sainte Ecriture avec plus de fruit.

L'étude des langues. — La connaissance des langues dans lesquelles ont été écrits les Livres saints, c'est-à-dire de l'hébreu et du grec, est une ressource très précieuse pour l'intelligence du texte. Celle de quelques langues vivantes, comme l'allemand et l'anglais, peut aussi être fort utile pour étudier les meilleurs commentaires publiés par des catholiques; dans ces deux langues.

Géographie biblique. — On peut se passer de langues étrangères pour l'étude de l'Ecriture sainte, mais il est indispensable de connaître la *géographie biblique*. Quelle que soit la portée du texte sacré que l'on étudie, les Livres sapientiaux exceptés, il faut avoir sous les yeux une *carte de la Palestine*. Il est impossible de

bien comprendre les Livres historiques de l'Ancien et du Nouveau Testament, les prophètes, un certain nombre de Psaumes, sans une connaissance exacte de la géographie de la Palestine.

Les faits racontés par la sainte Ecriture ne se sont pas passés dans le ciel, mais sur un point du globe. Tout prêtre ne devrait-il pas connaître la Terre sainte comme la France, et Jérusalem comme la ville qu'il habite? La patrie de Notre-Seigneur est notre patrie à tous. Les écrivains sacrés s'adressaient aux Israélites qui connaissaient bien leur pays, et leurs écrits supposent constamment cette connaissance. Pour qui ne l'a pas, l'histoire sainte est comme enveloppée d'un brouillard épais; on ne peut rien localiser; on se fait même souvent des idées fausses.

On doit donc chercher à comprendre le texte sacré comme le comprenait l'Israélite à qui parlait Isaïe, ou avec qui chantait David, et par conséquent, étudier non seulement la topographie, mais aussi le caractère physique, le climat, les productions, l'histoire naturelle de la Palestine.

Archéologie sacrée. — Connaissance non moins nécessaire que celle de la géographie biblique. Il faut en étudier avec soin les éléments dans une introduction ou dans un livre spécial. Il est impossible de comprendre un orateur grec ou latin, même dans une traduction française, si l'on ignore la mythologie païenne, l'organisation politique d'Athènes ou de Rome, ce qu'étaient les archontes et les consuls, les jeux publics, etc. Il est également impossible de se rendre compte des allusions bibliques, quand on ne connaît pas les usages et les faits sur lesquelles elles sont fondées. Si l'on se représente le temple de Jérusalem comme l'une de nos églises, un roi de Juda comme un roi européen, une armée d'Orient comme une de nos armées régulières, on commet de perpétuels anachronismes, et l'on tombe sans cesse dans l'erreur. C'est parce qu'on a oublié ces différences, par lesquelles se distinguent les pays et les âges, les nations et les individus, qu'on a accumulé contre la Bible une foule d'objections qui n'ont d'autre source que l'ignorance.

4. — Le travail personnel.

Tous les secours et tous les moyens extérieurs seraient inutiles, s'ils n'étaient pas mis en œuvre par notre propre esprit. L'étude de la sainte Ecriture, comme toutes les autres études, exige un travail personnel sérieux, une attention soutenue, une application persévérante et réfléchie.

C'est la réflexion qui féconde notre travail, développe l'intelligence, l'agrandit et l'élève. Ce que nous puisons dans les livres n'est qu'un aliment qu'il faut nous assimiler, et cette assimilation s'opère par l'attention et la réflexion.

Il importe donc, après avoir lu une partie ou un chapitre de la Bible, de fermer le livre et de se demander à soi-même ce qu'on a lu, en faisant subir à son esprit une sorte d'examen de conscience. Il faut alors analyser soi-même le fond des pensées des écrivains sacrés, les coordonner entre elles, en chercher la liaison et l'enchaînement, les rapports qu'elles ont les unes avec les autres. C'est un défaut commun parmi les lecteurs de la Bible, de ne la lire que par morceaux, sans en relier entre elles les diverses parties. On s'occupe des détails, on ne considère pas l'ensemble: on dissèque le Livre sacré verset par verset, on ne le contemple pas dans son harmonieuse unité. Un édifice doit cependant être admiré comme un tout et non pas seulement pierre par pierre.

De plus, il est bon d'écrire ses observations personnelles, afin de les rendre plus claires et plus précises, et de pouvoir les conserver.

Si l'on veut acquérir véritablement la science des Livres saints, il faut être fidèle à la *lecture quotidienne* du texte sacré. — Une lecture intermittente est en grande partie perdue et porte peu de fruits, parce que, dans l'intervalle, on oublie ce qu'on avait vu; quand on reprend on ne se souvient plus de ce qui précède. Pour être fécond, le travail doit être suivi, régulier, en même temps que sérieux et appliqué. S'il y en a qui prennent peu de goût à la parole de Dieu, la cause en est qu'ils la lisent sans suite et sans réflexion suffisante.

5. — Utilité à retirer pour le bien de son âme.

Il ne faut pas seulement lire la sainte Ecriture avec son esprit, il faut surtout lire avec son cœur. Elle nous a été donnée pour nous instruire, mais plus encore pour nous édifier. L'instruction est le but. La Bible étant un livre sacré, on ne doit jamais la traiter comme un livre profane, ni comme le ferait un curieux, un littérateur, un historien, un homme du monde ou un rationaliste. Pour nous, nous ne devons lire qu'en adorant Notre-Seigneur Jésus-Christ, que nous y rencontrons à chaque page, et faire de cette lecture, non seulement une occupation utile, mais aussi un *exercice de piété*. Qu'elle touche notre âme et porte en nous des

fruits de salut, en même temps qu'elle éclaire notre esprit! Ne l'ouvrons par conséquent qu'avec une grande pureté de cœur et d'intention, comme nous le recommandent tous les saints, et servons nous-en comme d'un livre de piété.

Recueillons dans les Livres saints ce qu'ils contiennent d'enseignements utiles pour notre âme et pour les âmes que nous devons conduire à Dieu. Notons aussi les versets les plus frappants, au fur et à mesure de nos lectures, et apprenons-les par cœur, afin d'en enrichir notre mémoire et de nous en servir pour les méditer et les approfondir.

Tirons de temps en temps de quelque chapitre de l'Écriture sainte notre sujet de méditation. C'est surtout en ce qui touche à l'édification, qu'il ne faut pas nous contenter de lire la parole de Dieu, mais qu'il faut la méditer et se l'approprier par la réflexion. Ici, plus encore qu'ailleurs, le travail personnel est indispensable et doit féconder la semence divine. La lecture jette ce grain céleste dans notre âme, mais la réflexion doit labourer, pour ainsi dire, la terre de notre cœur, afin qu'il puisse y fructifier.

Documents de ministère pastoral.

(A suivre.)

.....

❁ Le Ruminal ❁

PAUL ET SÉNÈQUE (1)

Tacite raconte au livre XIII de ses *Annales*, à la date de la 812^e année de la fondation de Rome, que "le figuier du Ruminal, placé dans le Comice où, plus de 840 ans auparavant, il avait abrité l'enfance de Romulus et de Remus, vit mourir ses dernières branches et son tronc se dessécher, ce qui fut regardé à Rome comme un présage sinistre (2)."

(1) Il est superflu de dire que, dans cette fiction, nous n'entendons nullement prendre parti dans le savant débat soulevé entre M. Amédée Fleury, dans son ouvrage *Sénèque et saint Paul*, où il affirme les rapports du philosophe et de l'apôtre, et M. Ch. Aubertin qui les nie dans son *Étude critique* sur le même sujet (1 vol. in-8°, Eug. Belin, 1857).

(2) Hoc anno Ruminalem arborem in Comitio, quæ, super octingenta et quadragenta ante annos, Remi Remulique infantiam texerat, mortuis ramilibus, arescente trunco diminutam, prodigii loco habitum est, donec in novas fetus revivisceret. (*Annal.*, lib. XIII, 58.)

Q'était-ce que le Ruminal ? Je me souviens qu'au mois d'avril 1862, m'étant rendu à Rome pour la Semaine sainte et les fêtes de Pâques, j'eus l'honneur d'accompagner dans plusieurs de ses excursions archéologiques M. Jean-Jacques Ampère, auprès duquel j'avais été introduit par une lettre de l'excellent docteur Butura son ami, que je venais de beaucoup connaître à Cannes. M. Ampère avait vraiment la divination de l'ancienne Rome ; et non seulement il voyait, mais il savait faire voir les lieux, les choses et les personnages d'autrefois, dans une vérité de peinture si vivante que c'en était presque la résurrection. Naturellement ses premières observations se portèrent sur la première page de l'histoire romaine ; et la première excursion qu'il me permit avec lui fut vers l'endroit légendaire où Tite-Live fait sortir la Ville éternelle d'un borbier sédimentaire, et ses premiers rois de la hutte d'un berger.

C'est entre le Palatin et l'Aventin que nous nous arrêtâmes. Là, son Tite-Live à la main, cherchant parmi ces rues entrecroisées à s'orienter dans une Rome qui n'était plus, il suivait à la piste, avec son flair infailible, la trace, visible pour lui seul, d'un préhistorique dont il semblait le revenant. S'avancant du pied du Palatin vers la *Cloaca maxima*, il nous amena — nous étions deux avec lui, — dans un des quartiers les plus abandonnés, autrefois marécageux, en présence d'une vieille église encore humide et moisie à l'intérieur : "C'est *San Giorgio in Velabro*, nous dit-il ; le Vélabre était ici. C'est ici qu'il y a vingt siècles, le berceau de Romulus s'arrêta près de l'ancre Lupercal. Le Lupercal, la grotte aux loups, s'enfonçait ici sous une roche consacrée par les Pélasges à leur dieu Pan. Au bas était un figuier, le figuier de Romulus, ou *Ruminalis*, comme on l'appela plus tard. C'est ce figuier sauvage sous lequel le pâtre Faustulus trouva les deux nouveau-nés qu'une louve allaitait, le figuier qui fut le premier et rustique abri du lointain ancêtre des Césars."

La légende primitive ainsi localisée, reportée dans son cadre par ce prestigieux magicien, pénétrait, il m'en souvient, mon imagination d'une poésie redoublée par celle d'une belle soirée, l'heure favorable entre toutes pour visiter les ruines. Nous étions descendus, par une déclivité aujourd'hui gardée et fermée d'une grille, vers une voûte d'égout de profondeur obscure et impénétrable, qu'on dit être le plus ancien débris de la Rome des rois. Tout est triste et abandonné à l'entour de ces lieux, abandonné comme furent, au bord de ce marais, les jumeaux dont nous

croions presque entendre les vagissements: *vastæ solitudines in iis locis erant*, dit Tite-Live. C'est encore cela.

—“Voyez-vous, disait le maître, et vous représentez-vous ici, non pas un débordement du Tibre, comme Tite-Live le suppose, mais un grand marécage que dessécha plus tard la *Cloaca maxima*? En reconnaissez-vous encore les eaux stagnantes, noirâtres, recueillies ici, sous cette voûte antique?” Et il nous la montrait sombre, froide, tapissée de mousses, de scolopendres, de grandes herbes qui frissonnaient dans la nuit.

—“Vous représentez-vous les saules et les roseaux qui penchaient leurs têtes sur ses bords? C'est à travers les arbres et les plantes aquatiques que, sortant du Lupercal, la louve se glisse pour venir boire à cette eau; puis les jumeaux qui sont là, deux robustes garçons, vagissants, affamés... Vous savez le reste.” (1)

* * *

Certes l'aspect de ces lieux sauvages avait bien changé, à la date où nous reporte le passage de Tacite que nous avons cité. Le Vélabre se confondait alors avec ce monde d'édifices, temples, basiliques, palais, portiques, colonnes et statues de bronze, de pierre, de marbre, qui faisait ressembler cet antique quartier à un Olympe de dieux et de héros. Au fond du *Comitium*, l'ancienne place des comices, près de la Voie-Neuve, et à l'angle de la Curie Julia, un groupe de bronze représentait la louve et les deux enfants nus attachés à ses mamelles: c'était le lieu du mystère. Le figuier, le vieux figuier plus de huit fois séculaire, était encore là alors, mais décrépit et cherchant à réchauffer au soleil ses bras tremblants et décharnés. Enfin, à quelques pas plus loin, un lion de pierre marquait la tombe du berger Faustus, le père adoptif des deux abandonnés.

C'est là qu'un jour des ides de Mars de l'an 65 de l'ère chrétienne, l'année 817 de la fondation de Rome, sous le principat de Néron Auguste, un peu après la neuvième heure romaine, correspondant à notre troisième heure de l'après-midi, passait gravement un homme d'une soixantaine d'années. Il avait une belle tête brune que sillonnaient des rides profondes, des yeux ardents creusés par la pensée, des traits fatigués plus fins que forts, des lèvres que plissait un sourire d'ironie et de dédaigneuse amer-

(1) Voir la description qu'en donne M. Ampère lui-même : *Histoire romaine à Rome*, tome 1er, p. 270 et suiv.

tume (1). Il avait d'ailleurs grand air sous sa toge de laine fine, qu'il portait très ample, à la manière espagnole, et dont il se drapait avec une distinction qui n'était pas sans recherche. On devinait en lui un personnage de marque.

Plusieurs des passants le reconnurent, et se le nommèrent entre eux : c'était le philosophe Annaeus Lucius Sénèque. Il était seul, ayant jugé plus prudent de renvoyer sa litière dorée, incrustée d'ivoire et tendue de pourpre et de soie. Aussi bien, il ne faisait pas bon de paraître trop riche sous Néron. Et puis le peuple, lui non plus, ne pardonnait pas ce déploiement de faste au riche parvenu, qu'on avait vu à dix-sept ans arriver maigrement de son pays d'Espagne, sans autre bagage que la petite *Rhétorique* de son père, et dont aujourd'hui on évaluait la fortune à dix-sept millions cinq cent mille drachmes. On se racontait ses bassesses suppliantes durant son exil en Corse, ses grossières insultes à la mémoire de Claude son bienfaiteur d'autrefois, son ostentation de philosophie et de vertu au sein d'une insolente opulence. Mais ce que surtout l'on ne lui pouvait pardonner, c'est que récemment Néron ayant osé adresser au Sénat une lettre justificative du meurtre de sa mère, cette lettre, on le disait du moins, cette lettre était de la main de Sénèque lui-même, lui créature d'Agrippine (2)! C'est pourquoi nul ne le plaignait de ce qu'aujourd'hui son crédit était en baisse et sa personne menacée, à la cour de son impérial élève. Ce jour-là même l'ancien précepteur de Néron put remarquer que les salutations se faisaient rares sur son passage. C'était un homme fini.

Il s'arrêta précisément devant le figuier *Ruminalis*, ce vieux témoin de plus de huit siècles de l'histoire romaine. Qu'il était triste à voir! C'était bien le tronc aride et les branches desséchées que Tacite a décrites. Cependant le patriotisme n'avait pas voulu désespérer de ses jours. Par ordre des édiles, on l'avait entouré, étayé, émondé, arrosé, protégé comme un être sacré : c'était le palladium de la ville éternelle. Les flamines étaient venus et avaient fait autour de lui des conjurations aux divinités protectrices de l'Empire. Quelques pousses nouvelles étaient parties de son pied; Tacite le dit encore : *donec in novos fetus revivisceret*. Mais l'embrasement du Forum, en l'an 64, les

(1) D'après un buste de Sénèque du musée de Naples, — s'il est authentique.

(2) Tacite, *Annales*, XIII, 11 : " Nero litteras ad senatum misit, quarum summa erat Agrippinam luisse pœnam sceleris quod paravisset. Non jam Nero sed Seneca adverso, etc..."

avait étouffées dans une atmosphère de feu. Le printemps était revenu sans lui rendre une feuille. En était-ce fait de lui? Sénèque contemplait silencieux ce débris vénérable, qu'un souffle pouvait briser. Songeait-il à la patrie? songeait-il à lui même? Nul n'aurait pu le dire.

* * *

Quelqu'un le tira de ses pensées. C'était un homme de petite taille, plutôt pauvre, mais tout âme, tout feu, et de qui l'apparence, bien que chétive et grêle, laissait l'impression de la grandeur et de la force. L'étranger s'approcha, s'inclina, noble et réservé à la fois, et porta sa main à sa bouche en signe de révérence et de salut.

Sénèque le reconnut: — "Quoi! Paul de Tarse, vous ici, vous de nouveau à Rome!... Mais avez-vous oublié?..."

— "Je n'ai pas oublié, illustre Sénèque, que, par votre crédit et par celui de Burrhus, j'ai naguère échappé à la gueule du lion (1). Et c'est pour vous en remercier que je me permets de vous aborder en ce lieu.

— "Mais, Paul, le lion n'est pas mort. Prenez garde! Il veille plus menaçant que jamais. Partez et ne revenez plus, si vous tenez à la vie.

— "J'étais parti, je reviens. Le Seigneur m'avait donné l'ordre de me rendre en Espagne, votre Espagne, Sénèque, pour l'évangéliser. Mais voici que son Esprit m'ayant fait connaître la grande tribulation qui est tombée sur mes frères, et celles qui les menace encore, je reviens la partager.

— "Qu'une grande tribulation vous menace, je n'en suis pas surpris, car qui donc à Rome n'est point menacé dans ce temps? L'Empire s'en va, tout le présage. Les signes se multiplient, et des signes effrayants... Regardez donc, Paul, regardez!"

Paul regarda le figuier que, moitié moqueur, moitié sérieux, le philosophe lui désignait de la main. L'Apôtre cependant paraissait ne pas comprendre.

— "Quoi! vous ne voyez pas? Vous ne connaissez donc pas les prédictions antiques qui disent que l'arbre sacré qui a vu les commencements de la puissance romaine en verrait aussi la fin? Que du jour de son dépérissement daterait notre décadence; et que, dès qu'il aurait disparu tout à fait, ce serait autre chose

(1) S. Paul, ad Tim., iv, 17: Et liberatus sum de ore leonis.

qu'on verrait, un nouvel ordre de choses, un autre Empire, que sais-je ?”

Disant cela, Sénèque s'efforçait de sourire, de l'air d'un homme qui est au-dessus de la superstition et des croyances vulgaires. Mais il était visiblement impressionné, troublé.

Paul ne riait pas : “ Je me souviens, dit-il, avoir entendu raconter, moi aussi, que mon Maître, un jour qu'il s'en allait de Béthanie à Jérusalem, rencontra le long de la route un figuier qui n'avait que des feuilles et ne portait pas de fruits. Et parce qu'il ne portait pas de fruits, le Seigneur le maudit. Et, le soir, lorsque les disciples repassèrent par le même lieu, ils furent étonnés de voir le figuier entièrement desséché sous cette toute-puissante malédiction de mon maître.

— “ Par là que voulez-vous dire ?

— “ Je veux dire, Sénèque, que Rome est ce figuier stérile, que sa brillante civilisation, étendant ses branches sur l'univers entier, n'a donné que des feuilles, et pis que cela, des fruits empoisonnés pour les générations qui se sont assises à son ombre ; et qu'à cause de cela Dieu la réprouve, et qu'elle est, comme ce pauvre arbre, condamnée à bref délai à se dessécher et à périr.”

Sénèque semblait réfléchir : “ Cela est grave, dit-il, et demande qu'on s'en explique. Allons en causer là-bas, à l'ombre de la Basilique. Vous savez, Paul, combien j'ai aimé vos entretiens ; nous les reprendrons aujourd'hui... pour la dernière fois. Il y a peu de monde au Forum, à cette heure ; et ceux qui nous y rencontreront par hasard feront bien rire Rome, demain matin, quand ils raconteront qu'ils ont vu Sénèque philosopant sérieusement avec un des maîtres de la religion de Jésus.”

Mgr BAUNARD. *“Autour de l'histoire.”*

(A suivre.)

Qui est-ce qui a reçu notre âme à son entrée dans la vie ? Le prêtre. Qui la nourrit pour lui donner la force de faire son pèlerinage ? Le prêtre. Qui la préparera à paraître devant Dieu, en lavant cette âme, pour la dernière fois, dans le sang de Jésus-Christ ? Le prêtre toujours le prêtre. Et si cette âme vient à mourir, qui la ressuscitera, qui lui rendra le calme et la paix ? Encore le prêtre. Nous ne pouvons pas nous rappeler un seul bienfait de Dieu, sans rencontrer, à côté de ce souvenir, l'image du prêtre.

(Vénérable curé d'Ars.)